

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 1

Artikel: Réflexions
Autor: Trottenville, Sophie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. --
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Réflexions.

Nous sommes à ce moment de l'année où chacun fait un retour sur lui-même ; où l'on s'entretient mélancoliquement de la vie, de l'incertitude de l'avenir, de l'effrayante rapidité avec laquelle le temps passe. Et beaucoup de gens s'attristent à la pensée qu'une année de plus vient de s'ajouter à leurs années, et ne voient qu'avec regret s'approcher la vieillesse. Ces derniers, surtout, ont grand tort ; car, posons la question :

Quel est le plus bel âge de la vie ?

Chacun y répondra sans doute, selon son humeur, ses regrets ou ses désirs, d'une manière différente.

Est-ce que le plus bel âge de la vie, pour la fillette en jupes courtes qui regarde passer les grandes voitures où les mariées coiffées d'oranger disparaissent sous la mousseline, n'est pas l'époque où elle allongera ses jupes et répondra, en minaudant, aux demandes plus ou moins brûlantes d'un monsieur tout frais coiffé et qui arrondit sa bouche pour la circonstance : Parlez à maman !

Pour le collégien, le plus bel âge de la vie est celui où il pourra culotter des pipes, porter un chapeau haut de forme et rentrer le soir sans être accompagné de maman.

Pour le jeune homme sans le sou, étudiant en médecine, stagiaire de la littérature, apprenti du barreau, novice du commerce, le plus bel âge est celui où il sera pourvu d'une clientèle riche, bourré de dossiers, nommé juge, préfet ou député.

Pour l'homme mûr, le plus bel âge est tout à tour devant et derrière lui. Placé à mi-côte de la colline que tout homme monte et descend inexorablement, il en désire ou regrette tout à tour les deux versants : tantôt regrettant l'agitation des jeunes années, tantôt aspirant au repos de la vieillesse.

C'est à cette dernière époque de l'existence humaine qu'appartient évidemment l'âge le plus heureux, le plus souhaitable. Les vieux, les vieux, comme eût dit à peu près Béranger, sont pour lui des gens heureux. L'approche de la vieillesse est d'autant plus agréable qu'on est persuadé que le plus mauvais de la vie a été subi et que c'est à son dénouement que le livre de l'existence nous réserve ses plus agréables pages.

La vieillesse, exempte d'infirmités, est généralement aimable, souriante, apaisée, jouisseuse du présent. Le vieillard, s'il est vraiment un sage, ne

regrette ni la jeunesse envolée, ni les plaisirs que ses forces physiques ne lui permettent plus. En même temps, il ne convoite pas l'avenir. Contrairement aux jeunes gens, qui souhaitent de vieillir pour atteindre un but quelconque ardemment visé, le vieillard, lui, souhaite seulement de vivre.

La vieillesse est affranchie de la terrible servitude féminine ; la vieillesse devient maîtresse de sa vie et de ses pensées ; ni la jalousie, ni l'amertume de la trahison, ni le désir âcre de la possession ne viennent la troubler ; les perfidies féminines ne l'atteignent plus, et si quelques souvenirs lui restent encore de dédains subis et de blessures éprouvées, les cheveux blancs se chargent de les effacer.

La jeunesse, elle, est surtout l'époque du labeur propre et de l'opiniâtre concentration des forces intellectuelles et physiques pour se créer une position sociale. Le jeune homme pauvre ne profite guère de ses vingt ans. Tous les plaisirs lui sont interdits de par la loi du travail à faire, de la situation à conquérir, de l'argent à gagner.

Dans la vieillesse, au contraire, l'homme s'appartient. Il peut réfléchir, il peut se voir vivre et s'entendre penser ; il substitue aux plaisirs de la jeunesse des jouissances plus pures et plus nobles. Donc le plus bel âge de la vie, c'est encore la vieillesse. Tâchons, par une jeunesse laborieuse, une maturité féconde, de la mériter honorée, paisible, heureuse.

Les fêtes de fin et de commencement d'année sont déjà bien derrière nous. La vie a repris son train habituel ; nous avons réussi, à force de combinaisons, à loger nos nombreux cadeaux de Noël ou de Nouvel-an dans nos armoires. L'argenterie et les cristaux du repas de famille sont soigneusement remis dans leurs étuis, où ils brillent comme chez l'orfèvre ; la belle poupée de bébé repose dans un lit à rideaux roses, qui donne à la chambre de famille l'aspect d'un intérieur heureux. Les aînés ont repris leurs classes avec un nouveau zèle. Papa n'a-t-il pas été enchanté de la belle poésie dialoguée qu'ils ont si bien dite au dessert ! Et le joli paysage au crayon, n'a-t-il pas déjà reçu les honneurs du cadre ? Et la romance sans paroles de Mendelssohn qu'a si nettement exécutée la sœur aînée à la réunion du soir, n'a-t-elle pas été redemandée ?

C'est avec un nouveau plaisir aussi que la mère de famille va se mettre à confectionner des robes

et des tabliers, car elle est impatiente d'essayer la machine à coudre perfectionnée dont son mari lui a fait la surprise ! — Un superbe service à thé, en porcelaine, peint par la sœur de la musicienne, fait l'ornement du dressoir, et témoigne d'un travail assidu autant que d'un goût artistique épuré. Les liens de famille semblent s'être resserrés par les joies des réunions annuelles, et par l'échange de surprises agréables. Les comptes sont réglés, les domestiques zélés et prévenants, ah ! pourquoi n'est-ce pas toute l'année le Nouvel-an ?...

Ami lecteur, puisses-tu prolonger au moins longtemps les agréables impressions de ces journées et ne jamais connaître l'ennui des gens blasés !

Sophie TROTTENVILLE.

Un bout de boudin.

Qui lit encore les contes de Perrault ? bien peu de gens. C'est regrettable, car il en est de très amusants, témoin ce fragment tiré du conte qui a pour titre : *Les souhaits ridicules* :

Il était une fois un pauvre bûcheron,
Qui las de sa pénible vie,
Avait, disait-il, grande envie
D'aller se reposer aux bords de l'Achéron ;
Représentant dans sa douleur profonde,
Que depuis qu'il était au monde,
Le ciel cruel n'avait jamais
Voulu remplir un seul de ses souhaits.
Un jour que, dans le bois, il se mit à se plaindre,
A lui, la foudre en main, Jupiter apparut ;
On aurait peine à bien dépeindre
La peur que le bonhomme en eut.
« Je ne veux rien, dit-il en se jetant par terre,
Point de souhait, point de tonnerre,
Seigneur, demeurons but à but. »
— Cesse d'avoir aucune crainte ;
Je viens, dit Jupiter, touché de ta plainte,
Y mettre fin et pour jamais.
Ecoute donc. Je te promets,
Moi qui du monde entier suis le souverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu voudras former sur quoi que ce puisse être ;
Vois ce qui peut te rendre heureux ;
Vois ce qui peut te satisfaire ;
Et comme ton bonheur dépend tout de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les faire. »
A ces mots, Jupiter, dans le ciel remonta ;
Et le gai bûcheron, embrassant sa falourde,
Pour retourner chez lui, sur son dos la jeta.
Cette charge, jamais, ne lui parut moins lourde.
« Il ne faut pas, disait-il en trottant,
Dans tout ceci rien faire à la légère :
Il faut, le cas est important,
Prendre l'avis de notre ménagère.
— Ça, dit-il en entrant sous son toit de fougère,
Faisons, Fanchon, grand feu, grande chère,
Nous serons riches à jamais ;
Et nous n'avons qu'à faire des souhaits. »
Là-dessus, tout au long, le fait il lui raconte.
A ce récit, l'épouse vive et prompte,
Forma dans son esprit mille vastes projets ;
Mais considérant l'importance
De se conduire avec prudence :
« Blaise, mon cher ami, dit-elle à son époux,
Ne gâtons rien par notre impatience ;

Examinons bien entre nous
Ce qu'il faut faire en pareille occurrence.
Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet. »
— Je l'entends bien ainsi, dit le bonhomme Blaise ;
Mais va tirer du vin derrière ces fagots.
A son retour, il but, et goûtant à son aise,
Près d'un grand feu les douceurs du repos,
Il dit en s'appuyant sur le dos de sa chaise :
« Pendant que nous avons une si bonne braise,
Qu'une aune de *boudin* viendrait bien à propos ! »
A peine achevait-il de prononcer ces mots,
Que sa femme aperçut, grandement étonnée,
Un boudin fort long qui, partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchait d'elle en serpentant.
Elle fit un cri dans l'instant ;
Mais jugeant que cette aventure
Avait pour cause le souhait
Que, par bêtise toute pure,
Son homme imprudent avait fait,
Il n'est point de pouille et d'injure
Que, de dépit et de courroux,
Elle ne dit au pauvre époux.
« Quand on peut, disait-elle, obtenir un empire,
De l'or, des perles, des rubis,
Des diamants, de beaux habits,
Est-ce alors du *boudin* qu'il faut que l'on désire ? »
— Eh bien, j'ai tort, dit-il, j'ai mal placé mon choix,
J'ai commis une faute énorme ;
Je ferai mieux une autre fois.
— Bon, bon, dit-elle, attendez-moi sous l'orme :
Pour faire un tel souhait, il faut être bien bœuf. »
L'époux, plus d'une fois emporté de colère,
Pensa faire tout bas le souhait d'être veuf :
Et peut-être, entre nous, ne pouvait-il mieux faire.
« Les hommes, disait-il, pour souffrir sont bien nés !
Peste soit du *boudin* et du *boudin* encore !
Plût à Dieu, maudite pécore,
Qu'il te pendit au bout du nez ! »
La prière aussitôt du ciel fut écoutée ;
Et dès que le mari la parole lâcha,
Au nez de l'épouse irritée
L'aune de *boudin* s'attacha.
Ce prodige imprévu grandement le fâcha :
Fanchon était jolie, elle avait bonne grâce ;
Et, pour dire sans fard la vérité du fait,
Cet ornement en cette place,
Ne faisant pas un bon effet,
Si ce n'est qu'en pendant sur le bas du visage,
Il l'empêchait de parler aisément ;
Pour un époux, merveilleux avantage,
Et si grand qu'il pensa, dans cet heureux moment,
Ne souhaiter rien davantage !
« Je pourrais bien, disait-il à part soi,
Après un malheur si funeste,
Avec le souhait qui me reste
Tout d'un plein saut me faire roi.
Rien n'égale, il est vrai, la grandeur souveraine ;
Mais encore faut-il songer
Comment serait faite la reine,
Et dans quelle douleur ce serait la plonger
De l'aller placer sur un trône
Avec un nez plus long qu'une aune !
Il faut l'écouter sur cela,
Et qu'elle-même elle soit la maîtresse
De devenir une grande princesse,
En conservant l'horrible nez qu'elle a,
Ou de demeurer bûcheronne
Avec un nez comme une autre personne,